

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1839 : De la Chambre à l'Ambassade](#)[Collection](#)[1839 \(1er juin - 5 octobre \)](#) Item227. Val-Richer, Mercredi 24 juillet 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven

227. Val-Richer, Mercredi 24 juillet 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Europe](#), [Parcours politique](#), [Politique \(France\)](#), [Vie domestique \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1839 (1er juin - 5 octobre)



[232. Baden, Dimanche 4 août 1839, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)
est une réponse à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date1839-07-24

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),
préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1,
n°245/258

Information générales

LangueFrançais

Cote610, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 3

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

227 Du Val-Richer, Mercredi 24 Juillet 1839, 5 heures

Je viens d'écrire à Madame de Talleyrand. Je trouve ridicule d'écrire à Baden et que ce ne soit pas à vous. Vous m'aviez promis un petit dessin de votre maison, de ce qui l'environne, de la vue. Est-ce qu'il n'y a pas à Baden un dessinateur ? J'aime les lieux honorés par les pas, éclairés par les yeux... Je ne continue pas avec La Fontaine. La suite ne vous va pas du tout. Mais ceci est vrai, et tendrement dit.

La session finit mal pour le Cabinet. L'affaire de Barbés lui a porté un rude coup, un coup analogue à celui que reçut le Cabinet du 22 février de la suppression de la revue de la garde nationale en juillet 1836. Presque personne ne croit qu'ils puissent gouverner jusqu'à la session prochaine. Moi, je suis convaincu que, sauf de grands incidents, ils iront jusques là, et qu'alors, le remplacement sera très difficile. Je persiste à croire qu'une seule combinaison est efficace. Je ne ferai jamais rien qui la rende impossible, mais j'attendrai qu'elle vienne me chercher. Elle rôde beaucoup autour de moi depuis six semaines, même ici. Je suis sûr que les ministres se regardent eux-mêmes comme très atteints. Deux seulement ont un peu gagné, M. Villemain comme orateur, M. Dufaure comme homme d'affaires et débater. Il me semble que je vous ai déjà dit tout cela. Mais vous vous plaignez que je ne vous parle pas du Cabinet. Savez-vous pourquoi on dit autour de vous que la gauche est en progrès ? Parce qu'on en a peur. Il y a longtemps que les peurs de l'Europe nous font ce mal là Je dis de votre Europe. La gauche lui semble irrésistible et elle se hâte toujours de prédire son triomphe. Ce n'est pas la gauche qui gagne du terrain, c'est la faiblesse universelle. La gauche s'affaiblit et se décolore comme le reste. Pas plus de gouvernement que d'opposition ; pas plus d'opposition que de gouvernement; voilà notre mal. S'il durait une nouvelle gauche apparaîtrait bientôt sur les ruines de l'ancienne, une vraie gauche révolutionnaire. Peut-être faut-il cela pour qu'un gouvernement reparaîsse aussi. J'espère que non.

Jeudi 10 heures

Imaginez que tout à l'heure, quand le facteur m'a remis son paquet, j'y ai tout de suite cherché votre lettre. Point de lettre. Il y en avait dix au douze que j'ai jetées là avec une immense humeur. Puis j'ai cherché encore. Votre lettre s'était glissée dans un journal. Quand vous avez mal à la tête, essayez-vous d'aller vous asseoir en plein air, dans quelque coin bien tranquille, et de rester là immobile, les yeux fermés, loin de toute lumière et de tout bruit, & y dormir même ? Ce complet repos, dans un bain d'air a toujours été pour moi le seul remède aux maux de tête, dans un temps où j'en avais beaucoup.

Comment me demandez-vous pourquoi je n'ai pas été à Neuilly ? Vous n'avez donc pas vu dans les journaux, même officiels, que j'y ai été le samedi soir 20. Il est vrai que j'étais ici le vendredi matin 19. Apparemment quelqu'un y été pour moi. J'y serais allé sans l'affaire de Barbés. Je ne voulais pas m'en expliquer, et on m'en aurait certainement parlé. J'ai dit à deux personnes que je n'irais pas, et pourquoi. Elles l'ont sans doute redit et on m'a supplié. Savez-vous ce que fait le rédacteur du

nouveau journal qu'on vous attribue, le Capitole ? Il fait auprès de la grille du bois de Vincennes, des discours en l'honneur d'Armand Carrel dont la statue a été inaugurée là hier matin. Il y est enseveli. Il y avait assez de monde, quoique fort paisible. Plusieurs discours ont été prononcés. On n'a remarqué que ceux de M. Arago et de M. Charles Durand, ce rédacteur.

Vendredi, 8 heures

Vous me dites que le chaud vous empêche de sortir. Nous avons froid, depuis mon retour ici. Je n'ai jamais vu si peu d'été. Il y a un grand et bel appartement à louer rue de Lille au coin de la rue de Bourgogne. La position est bonne ; mais pas de jardin. Et puis, cela ne me paraît pas gai. Plus, un joli petit hôtel rue Lascazes entre la rue Belle-Chasse et la place Belle-Chasse. Le Duc de Crussel l'occupait naguère. Un rez-de chaussée et deux étages, et un petit jardin, 5 à 6000 francs. Ceci serait mieux, quoiqu'un peu plus loin. Pour vous, la maison est gaie, la vue gaie, et vous seriez seule chez vous. Pour moi, c'est près de la Chambre. Voulez-vous que je le fasse visiter avec soin et que je vous en envoie la description détaillée ? C'est presque en face les derrières du jardin de l'hôtel Danson, où est M. de Stackelberg. Adieu. Quand nous occuperons-nous ensemble de l'arrangement de votre maison ? Adieu. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 227. Val-Richer, Mercredi 24 juillet 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1839-07-24.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 19/04/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1766>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Mercredi 24 juillet 1839

Heure 5 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Baden

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 24/03/2020 Dernière modification le 18/01/2024

79

Je viens écrire à Madame de Talleyrand. Je trouve ridicule d'écrire à Baden et que ce ne soit pas à vous. Vous m'avez promis un petit dessin de votre maison, de ce qui l'environne, de la rue. Est-il quel-que-chose à Baden en destination? J'aime les lieux.

Honneur par la par, éclairer par la gorge.....

Je ne continue pas avec LaFontaine. La suite ne vous va pas du tout. Mais ceci est vrai, et tendrement dit.

La décision finit mal pour le cabinet. L'affaire de Barbès lui a porté un rude coup, un coup analogue à celui qui secut le cabinet du 22 février de la suppression de la revue de la garde nationale en Juillet 1836. Personne ne croit qu'il puissent gouverner jusqu'à la session prochaine. Mais, je suis convaincu que, sauf de grands incidents, ils iront jusqu'à là, et qu'alors le remplacement sera très-difficile. Je persiste à croire qu'une seule combinaison est efficace. Je ne ferai jamais rien qui la rende impossible, mais j'attendrai quelle vicine me cherche. Elle rôde beaucoup autour de moi depuis six semaines, même ici. Je lui dis que les ministres la regardent eux-mêmes comme les atteints. Deux ou trois

79

Je viens écrire à Madame de Talleyrand. Je trouve ridicule d'écrire à Baden et que ce ne soit pas à vous. Vous m'avez promis un petit dessin de votre maison, de ce qui l'environne, de la rue. Est-il quel-que-chose à Baden en destination? J'aime les lieux.

Honneur par la par, éclairer par la gorge.....

Je ne continue pas avec LaFontaine. La suite ne vous va pas du tout. Mais ceci est vrai, et tendrement dit.

La décision finit mal pour le cabinet. L'affaire de Barbès lui a porté un rude coup, un coup analogue à celui qui secut le cabinet du 22 février de la suppression de la revue de la garde nationale en Juillet 1836. Personne ne croit qu'il puissent gouverner jusqu'à la session prochaine. Mais, je suis convaincu que, sauf de grands incidents, ils iront jusqu'à là, et qu'alors le remplacement sera très-difficile. Je persiste à croire qu'une seule combinaison est efficace. Je ne ferai jamais rien qui la rende impossible, mais j'attendrai quelle vicine me cherche. Elle rôde beaucoup autour de moi depuis six semaines, même ici. Je lui dis que les ministres la regardent eux-mêmes comme les atteints. Deux ou trois

79

Je viens écrire à Madame de Talleyrand. Je trouve ridicule d'écrire à Baden et que ce ne soit pas à vous. Vous m'avez promis un petit dessin de votre maison, de ce qui l'environne, de la rue. Est-il quel-que-chose à Baden en destination? J'aime les lieux.

Honneur par la par, éclairer par la gorge.....

Je ne continue pas avec LaFontaine. La suite ne vous va pas du tout. Mais ceci est vrai, et tendrement dit.

La décision finit mal pour le cabinet. L'affaire de Barbès lui a porté un rude coup, un coup analogue à celui qui secut le cabinet du 22 février de la suppression de la revue de la garde nationale en Juillet 1836. Personne ne croit qu'il puissent gouverner jusqu'à la session prochaine. Mais, je suis convaincu que, sauf de grands incidents, ils iront jusqu'à là, et qu'alors le remplacement sera très-difficile. Je persiste à croire qu'une seule combinaison est efficace. Je ne ferai jamais rien qui la rende impossible, mais j'attendrai quelle vicine me cherche. Elle rôde beaucoup autour de moi depuis six semaines, même ici. Je lui dis que les ministres la regardent eux-mêmes comme les atteints. Deux ou trois

73

pas de jardin. Et puis, cela ne me parait pas gai. Ah, un joli
petit hôtel me paraît, entre la rue Belle-Chasse et la place
Belle-Chasse. Le duc de Cussat l'occupait naguère, tenait un rez de
chaussée et deux étages, et un petit jardin. 5 à 6000 francs.
Ceci seroit mieux, quoiqu'un peu plus loin. Pour vous, la maison
est grande, la rue gaie, et vous serez seule chez vous. Pour moi,
c'est près de la chambre. Voulez-vous que je le fasse visiter
avec soin et que je vous en fasse la description détaillée?
C'est presque en face les derniers du jardin de l'hôtel d'Anjou,
où est M^r de Boeckelberg.

Adieu. Quand nous occuperons-nous ensemble de
l'arrangement de votre maison? Adieu. E

Talleyrand
C. ne v
Léonin
Est-il q
les lieux

Je ne le
va pas
La
Barbès, le
celui qui
de la re
personne
prochain
indien
d'ra l'au
combina
tende in
thorcher
Soudain
regardant